

doado
noir

ROMUALD GIULIVO

PUR SANG

rouergue



Présentation

L'excellence, le cheval et l'Italie : trois mots qui ont suffi à convaincre les parents de Luca.

Le stage d'été qu'ils ont payé à leur fils est hors de prix, mais c'est l'un des plus prestigieux au monde. De jeunes cavaliers de toute l'Europe se battent pour y suivre l'enseignement de son fondateur, le mystérieux Janus.

Mais très vite, Luca va découvrir le vrai visage du maestro, qui ne recule devant rien pour dompter ses élèves. Dans l'arène et parmi les chevaux commence alors une lente descente aux enfers, dont personne ne sortira indemne...

Illustration de couverture: © **Julien Rico**

© Éditions du Rouergue, 2024
www.lerouergue.com

doado
noir

Romuald Giulivo
PUR SANG

« Peut-être n'eût-elle pas pensé que le mal fût un état si rare, si extraordinaire, si dépaysant, où il était reposant d'émigrer, si elle avait su discerner en elle, comme en tout le monde, cette indifférence aux souffrances qu'on cause et qui, quelques autres noms qu'on lui donne, est la forme terrible et permanente de la cruauté. »

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*

Pour Andrea et Chiara.

1. déchargement des bétailières

Les chevaux, ai-je dit à Graziella, c'est encore dans mon assiette que je les préfère, mais je ne crois pas qu'elle ait compris ce que je voulais dire par là. Le car roulait plein ouest, le soleil restait caché derrière les montagnes et, depuis qu'elle était montée à la frontière, depuis qu'elle s'était assise à côté de moi et m'écoutait parler, depuis tout ce temps, je crois que Graziella ne comprenait rien à rien. Alors tandis qu'elle serrait son sac de vieille sur ses genoux, tandis qu'elle me fixait d'un air idiot et que dehors l'auto-route n'en finissait pas de dérouler sa monotonie, j'ai repris du début.

Ouvrez bien vos oreilles, ai-je dit. C'est la première et la dernière fois que j'en parle. Je préfère être franc avec vous. Ce n'est pas dans mon habitude de me confier, de raconter ce que je pense ou ressens. Je ne fais jamais ça, jamais. D'habitude, je ne fais qu'aboyer. Aboyer et puis mordre. Soyez alors bien attentive. Ça ne servira à rien de poser des questions après coup, vous pourrez toujours aller vous faire voir. Je

ne voudrai plus y revenir, je ne voudrai plus y songer. Le but, c'est de tout oublier. J'espère que vous avez bien compris ça au moins.

Les chevaux donc, ai-je repris à l'intention de Graziella, ce n'est pas mon idée. C'est plutôt celle de mon grand-père, même s'il est mort cet hiver à quatre-vingt-quinze ans. Il est mort dans son sommeil, ce qui est assez rare ces jours-ci pour quelqu'un de son âge. C'était un dingue d'équitation, il adorait ça – presque plus que le sexe – et comme il s'est un peu trop occupé de moi, comme j'ai paraît-il montré très tôt des prédispositions, j'ai passé beaucoup de temps avec lui dans un manège ou une carrière. Pourtant, croyez-moi, je n'ai jamais aimé ça. Je ne suis pas comme grand-père, je n'ai jamais eu cette passion des animaux. J'ai eu beau essayer, ce n'est jamais venu. Je ne trouve pas les chevaux spécialement nobles, gracieux ou intelligents. Je ne les crains pas non plus. Je ne suis pas du genre à être facilement impressionné, leur force et leur caractère et leur puissance ne m'effraient pas. Non, les chevaux en général, je les trouve juste complètement cons.

C'est aussi simple que ça, ai-je dit à Graziella qui pointait un doigt vers l'extérieur comme l'aurait fait un enfant de cinq ans. Le car passait sur un pont suspendu et elle me montrait en dessous les eaux bleues, les villages et les palmiers.

N'allez pas croire que ce sont les paysages qui m'ont décidé, ai-je aussitôt dit à Graziella alors que

l'on s'enfonçait maintenant dans un tunnel. Ces panoramas de magazine, ces palais rococos, ces villas plantées comme d'immenses tartes à la crème en bordure de lacs majestueux, à l'à-pic de sommets enneigés et au milieu d'une nature qui n'en demandait pas tant. Tous ces endroits où il fait bon se flinguer le moral à grands coups d'études de Liszt ou de romans de Stendhal, j'en ai déjà la nausée. Rien qu'à penser que je vais vivre deux mois dans un décor de cinéma en carton-pâte, ça me donne envie de gerber. Et puis soyons sérieux, Graziella. La région n'est plus ce qu'elle était. Visconti et Maria Callas ont depuis longtemps été remplacés par Madonna ou George Clooney. Ça donne quand même un certain aperçu du désastre, n'est-ce pas ?

Je vous assure, ce n'est vraiment pas mon idée. Si je suis là, c'est seulement pour échapper aux vacances avec les parents sur l'île de Ré. Car là-bas, c'est pire que tout. Dès que j'arrive, j'ai envie de repartir. Je le crie même, je hurle à mon père et à ma mère que je veux rentrer, avant de réaliser que je n'ai nulle part où aller, que je n'ai nulle part ma place. Bref. Ici ou ailleurs, peu importe, tant que ça me permet d'échapper à ce cauchemar.

C'est grand-père qui m'a parlé de la région, ai-je dit à Graziella en tentant de percevoir une lueur d'intelligence derrière ses verres à double foyer. Il se souvenait avec nostalgie de sa jeunesse dans le coin ou de ses années dans l'armée. Et quand il est tombé un

matin sur un article élogieux au sujet de cette académie équestre, il a tout de suite pensé à moi. Il a pensé que ça me ferait du bien, que je pourrais souffler, couper avec le monde. Il a dit : « Tu devrais essayer », et puis il est mort. Pas le jour même, mais pas longtemps après.

Je n'ai pas eu le droit d'aller le voir, ai-je dit à Graziella, je n'ai pu me rendre ni à l'hôpital ni au cimetière, et je n'ai pas réussi à l'oublier. Je ne pouvais pas continuer de la sorte, je ne voulais pas finir pareil. Asphyxié par la vie, l'ennui ou une saloperie de virus.

En juin, j'ai ainsi annoncé à mes parents que je souhaitais partir. Je leur ai montré les revues de grand-père et j'ai déclaré qu'ils n'avaient pas le choix. L'excellence, le cheval et l'Italie : voilà un programme qu'il leur était difficile de refuser, tant il collait à leurs idéaux de petits-bourgeois. Ils ont tiqué sur le prix indécent du stage, mais aucune discussion n'était possible. Il ne fallait pas trop me chercher ces temps-ci, ils le savaient. Je pouvais vite saturer, exploser. Encore plus vite que d'ordinaire. Parce qu'il y avait eu le décès de grand-père, et aussi cette horrible année scolaire. Mon entrée au lycée, ces profs qui étaient tous des photocopies, ces débiles de ma classe avec qui ça avait chauffé, avec qui je m'étais maintes fois retrouvé chez le proviseur au prétexte qu'ils avaient un œil poché ou un poignet pété. Il y avait eu tout ça, et il y avait eu Paul-Émile.

Vous avez le droit de vous moquer de moi, ai-je dit à Graziella, je vous y autorise. Je ne cognerai pas pour

une fois, je vous le promets. Moi aussi j'aurais bien ri si l'on m'avait dit à la rentrée que je m'intéresserais à un mec, et qu'en plus il s'appellerait Paul-Émile. Que je passerais mon année à l'épier, à user de stratagèmes pour être dans le même groupe de travaux pratiques ou à côté de lui au self, mais sans jamais avoir les couilles de lui adresser la parole, lui dire que je le trouvais classe, que je le trouvais vivant, et que j'aimerais qu'on fasse des trucs ensemble, un cinéma, une sortie en ville ou juste une balade le nez au vent dans le soir qui s'éteint.

Mais bon, je ne suis pas tout à fait honnête avec vous, ai-je dit à Graziella avant de ravalier ma salive et de prendre un instant pour chercher les mots exacts. Il faisait une chaleur à crever dans ce car et j'étais en nage. J'étais coincé là-dedans depuis douze heures, toutes les places étaient occupées malgré les recommandations du moment, on était serrés comme du bétail et plusieurs langues se mélangeaient dans une cacophonie assourdissante. Ça parlait italien, allemand, et aussi j'imagine tchèque, croate ou roumain, ça faisait un bruit pas possible et j'avais été obligé de hausser la voix pour que Graziella puisse au moins entendre, à défaut de comprendre. Ça m'avait demandé beaucoup d'efforts, mais ça faisait un bien fou. J'étais tellement en colère, j'avais gardé tout ça coincé en moi si longtemps. J'ai alors repris mon monologue, plus lentement. Je me suis éclairci la gorge, j'ai rassemblé mon courage et j'ai avoué que

le problème n'était pas forcément là où on pouvait le croire. Le vrai problème, ce n'étaient pas les profs, ce n'était ni Paul-Émile ni ce monde de plus en plus désespérant. Le vrai problème, c'était mes parents.

Je n'en peux plus de leur petite vie, leurs petits soucis, ai-je dit à Graziella tandis qu'elle soufflait bruyamment dans un mouchoir à la couleur douteuse. Quand arrêteront-ils de me prendre pour un gamin ? Qu'est-ce qu'ils croient ? Ils croient que je ne vois pas, que je ne sais pas ? Il y a des lustres qu'ils ne pensent plus, qu'ils ne parlent plus. Et puis aussi qu'ils ne baisent plus, cela va de soi. On dirait deux colocataires qui attendent que je quitte la maison pour résilier leur bail. Ils me dégoûtent. Ma mère passe ses soirées dans des colloques, des pince-fesses littéraires où elle reste parfois jusqu'au petit matin. Quant à mon père, ai-je dit à Graziella, j'aimerais pouvoir vous en raconter plus, mais c'est comme si je ne l'avais pas croisé depuis une éternité, comme si, à force d'étudier les trous noirs, il en était devenu un. Cela fait des siècles que je n'ai pas partagé quelque chose avec lui. C'est bien simple, ai-je dit à Graziella en attrapant le sac à dos à mes pieds, tout ce que mon père m'a transmis de notable tient là-dedans. Regardez : il n'y a pas de quoi écrire une thèse, comme il adore le répéter pour tout et n'importe quoi. Il y a trois fois rien : seulement un walkman des années quatre-vingt, soit un bidule pesant un âne mort et fonctionnant à piles, avec un casque aux oreillettes orange et

une poignée de cassettes. C'est tout ce que mon père m'a légué de vraiment valable, de vraiment utile, en quinze ans de vie commune. Les premiers albums de Metallica, de Slayer, Megadeth ou quelques autres. Pour un type qui enseigne à la fac les mystères du Big Bang et la théorie des cordes, il n'y a pas de quoi se vanter. Même s'il y a plusieurs chefs-d'œuvre dans le lot, des trucs de metal extrême, genre Carcass, Entombed ou Morbid Angel. Prenez par exemple *You Suffer* de Napalm Death, un titre de moins de deux secondes inscrit au *Livre Guinness des records* comme la chanson la plus courte de tous les temps. Eh bien cette tuerie m'a plusieurs fois sauvé la vie, ai-je dit le plus sérieusement du monde à Graziella, avant de refermer mon sac d'un coup sec. Elle s'était en effet aventurée à examiner les bouquins et je n'avais pas envie de parler de ça. Pas encore. Il fallait d'abord que j'explique pour ma mère.

Parce que ma mère, c'est pareil en pire. Un vrai courant d'air. Elle n'est jamais là, elle est toujours en voyage aux quatre coins de la planète. Et les quelques fois où elle est à la maison, elle reste pendue au téléphone à roucouler, à causer pendant des heures avec un gars de Harvard, avec un vieux de la faculté de Leipzig ou un type préparant une thèse sur Thomas Bernhard à Baltimore, à Vienne ou je ne sais où. Son corps est là, mais son esprit est toujours absent. Les rares moments où elle se souvient qu'elle a un fils, c'est quand elle reçoit chez nous ses doctorants en